

Les souffrances du jeune Schiele

S'agit-il de l'un de ces petits théâtres où se pratiquent des expériences si hardies qu'elles inquiètent la police ? La salle plongée dans le noir peut aussi bien se réduire à un lit au cœur de la nuit et la représentation se donne alors dans quelque tête remplie d'images hypnagogiques entre veille et sommeil. Une chose est certaine : le spectacle n'est pas interdit aux enfants. Aussi ne sera-t-on pas surpris ni scandalisé d'assister à la bâfrée d'un loup dévorant une blondinette, y compris le chaperon, ou à l'assassinat de sept fillettes par leur propre père se trompant de victimes et prompt à la besogne.

A première vue, rien n'annonce un divertissement semblable. Un jeune peintre, vingt, vingt et un ans au plus, semble pourtant souffrir beaucoup. On dirait qu'il n'est pas maître de ses mains et que le garçonnet placé derrière lui le commande sans le toucher ni même lui parler à voix basse. Dans la Vienne de 1911 considérons-le comme un précoce hypnotiseur. Ego se nomme le petit garçon et il appelle l'artiste Egon comme un simple diminutif ou son complément dans une déclinaison. On constate en effet une frappante ressemblance entre ces deux êtres, l'aîné n'étant qu'un enfant prématurément vieilli, encore enfermé dans le cercle du premier âge.

Sur un divan bas, de couleur très foncée et de forme approximative, une fillette est allongée. Elle a pris la pose de celle à qui l'on va infliger une fessée ou administrer un lavement. A cause de cette posture, on ne peut dire à coup sûr si elle est déjà pubère ou sur la frontière de la puberté. Le haut de la robe présente des couleurs disposées en mosaïque, allant du blanc au noir en passant par le jaune, le vert, le brun, etc. Du bas de la robe relevée en corolle on découvre

l'envers aux couleurs juxtaposées en bandes verticales. Il ne leur manque ni l'éclat du jaune ni celui du rouge. Comme la fillette ne porte pas de culotte, le blanc qui occupe la partie inférieure attire l'attention. Cette couleur assez molle qui s'étend du fondement aux cuisses révèle une enfant privée de soleil ou recherchant la complicité de l'ombre pour goûter aux fruits défendus.

Le garçonnet s'amuse de la figure de l'artiste douloureusement attentif à son petit modèle. La fillette dont on ne voit pas la figure n'est pas secouée de sanglots mal réprimés, mais de gloussements étouffés. Ni l'un ni l'autre ne seraient touchés par le mot « impudeur », le mot « obscène » encore moins le mot « pornographie ». Egon Schiele ne s'en soucie pas davantage dans ses tentatives de donner une idée exacte de l'humanité en soumettant ses modèles à des attitudes peu conformistes, en faisant des couleurs les stigmates de surnoisés maladies. Les enfants se moquent de lui parce qu'il ne parvient qu'à produire une forme nouvelle de beauté dans le siècle naissant, gros d'horreurs et de massacres.

Au cours de son travail, le peintre prend l'apparence de son autoportrait de l'année précédente, une aquarelle de ses vingt ans. La tête ronde s'allonge, la chevelure toujours fournie se hérissé de pointes inégales comme celles d'un homme terrorisé. Le front a maintenant le développement pathologique d'un hydrocéphale. Ses trois rides horizontales sont devenu le paysage ravagé que découvre une radiographie. Entre ce front et le reste du visage plus clair, la séparation est nette au-dessous de la ligne des sourcils. Les yeux ont une inquiétante fixité et la bouche aux lèvres charnues, bien dessinées, s'entrouvre légèrement pour marquer de l'étonnement, de la fascination ou de l'effroi.

Abandonnant une œuvre qu'on dirait à tort inachevée, Schiele va se planter devant un grand miroir qui lui sert de conseiller pour donner au monde son vrai visage. Dans son dos, la fillette, quittant sa pose inconfortable, s'assoit face au miroir elle aussi, se montrant de face au regard du peintre. Sa robe, redevenue décente, couvre les jambes en grande partie. Elle paraît moins jeune qu'on n'aurait pensé quand elle montrait seulement son postérieur et ses cuisses. Il est vrai que ses jambes entièrement visibles dans la posture primitive n'avaient pas la minceur des membres d'une gamine, mais certaines fillettes sont vite menacées par l'embonpoint. Egon pense qu'une enfant qui exhibe son arrière-train peut passer pour joueuse autant que vicieuse tandis qu'une jeune fille apparaît comme une pensionnaire de bordel ou une

malheureuse nymphomane si ce n'est une masochiste ou l'objet docile d'un homme que l'on dira pervers.

Pendant qu'Egon réfléchit sans quitter des yeux le miroir, le reflet du petit modèle se transforme rapidement. C'est sans conteste une jeune fille ayant à peu près l'âge de l'artiste. La preuve en est donnée quand elle se débarrasse du haut de la robe devenu corsage. Elle dévoile une poitrine bien formée aux mamelons très bruns comme de petites taches de couleur sur la blancheur laiteuse de l'épiderme. Pour s'assurer qu'il n'est pas trompé par le miroir, Egon se retourne brusquement. La jeune fille est bien sa contemporaine. Son regard n'a rien de provocant. Il exprime la tranquillité ou l'indifférence de qui se sait un simple sujet esthétique nu ou habillé.

Le peintre prend une nouvelle feuille qu'il confie à l'aquarelle. Le modèle reste figé dans la pose prise spontanément et sans embarras. Le garçonnet a disparu, sans doute absorbé par le miroir, et l'artiste se sent le maître du jeu. Il attribue à la jeune fille une jupe bleu ciel qui n'a pas toutefois la banalité du manteau de la Vierge. Un instant, il hésite entre une chevelure rousse ou blond vénitien ou encore... De temps à autre, il ferme les yeux pour contenir la montée du désir. Le pinceau continue à lui obéir guidé par l'infaillibilité du regard interne. Soudain le peintre dit à haute voix : « Quand nous marierons-nous ? » N'y tenant plus, il lâche le pinceau et se dirige vers son modèle. La jeune fille ébauche un sourire de connivence. Le peintre avance avec une lenteur qui rappelle les pieds de plomb du dormeur paralysé par un mauvais rêve. Le sourire du modèle s'élargit et fait apparaître une denture trop blanche. « Non ! Non ! » s'écrie Egon devant le sourire sinistre de la morte – ou de la Mort.

Hallucination prémonitoire ! Sept ans plus tard, la jeune épouse enceinte mourra et, trois jours après elle, Egon Schiele, emporté à son tour par l'épidémie de grippe espagnole parachevant, en 1918, une horrible et imbécile hécatombe au matin d'un siècle de bruit et de fureur.

Extrait d'*Egon et Aubrey*, inédit